

## LA FIGURE MORALE D'ANDRÉ DUDITH, HUMANISTE HONGROIS <sup>1</sup>

Qui s'est donné pour tâche de retracer la vie de l'humaniste hongrois André Dudith se voit récompensé par la familiarité qu'il acquiert avec un esprit digne d'être placé parmi les plus originaux de son temps. C'est à travers une multitude de données éparses, fragmentaires, confuses, de traditionnelles déformations qu'il faut ressaisir et rassembler les traits de cette figure étonnante; mais aussitôt que les contours se précisent, la sympathie s'éveille. Cet homme, parfois éloigné de nous par l'objet même de ses curiosités, nous le sentons si près par l'élan passionné, la faculté d'adaptation, la mobile inquiétude en présence des problèmes de la vie, qui distinguent ses écrits entre tant d'autres. Parmi tous ceux qu'il a connus au cours d'une carrière exceptionnellement riche et variée, on rencontre des savants honnêtes, des politiques retors, des prélats lettrés, des fanatiques, des mécènes, car Dudith fut en relation avec tout ce qui comptait alors en Europe, dans le domaine des lettres, des sciences, de la religion, et de la diplomatie, de Trente à Londres ou Paris, de Padoue à Cracovie, et des Flandres à Breslau. Mais beaucoup de ces esprits distingués ou supérieurs sont aujourd'hui figures de musée aux couleurs pâlies : limités à leur curiosité spéciale, à la poursuite de leurs rêves, il leur a manqué ces dons de vivante liberté spirituelle qui ont permis de poser et de dépasser à la fois les problèmes du temps à quelques esprits plus rares, Montaigne ou Rabelais, Erasme ou André Dudith; par certains traits de caractère il me paraît aussi préfigurer Diderot. Cette qualité de sympathie humaine qui rayonne autour de son œuvre trop délaissée, lui valut de son temps bien des amitiés et doit lui en gagner encore aujourd'hui. Laissant de côté les détails biographiques et les informations relatives à la pensée et à l'œuvre, qui réclament un exposé d'ensemble, je voudrais justifier ici mon sentiment sur le caractère et les qualités d'esprit d'André

(1) L'auteur du travail, qui doit prochainement paraître, sur *André Dudith, humaniste hongrois (1533-1585), sa vie, son œuvre et ses manuscrits grecs* (Paris, 1934, Editions des Belles Lettres) a effectué, au cours de l'automne de 1933 un voyage d'études en Hongrie, afin de compléter sa documentation et d'entrer en contact personnel avec les savants spécialisés dans les études sur la Renaissance hongroise et pour faire des recherches dans les bibliothèques et archives hongroises. La communication que nous sommes heureux d'insérer ici est le résultat des recherches et des réflexions recueillies au cours de ce voyage.

Dudith en alléguant sa correspondance et de préférence certains textes inédits qui proviennent des archives de Vienne<sup>1</sup>.

Un trait qui frappe au premier abord dans cette correspondance, c'est la mobilité d'humeur, allant jusqu'à l'impulsivité. D'une lettre à l'autre, parfois au cours d'une même lettre, Dudith passe de l'abattement à l'enthousiasme, de la modération à l'imprudence, de la courtoisie à l'invective. L'expression si directe des sentiments révèle tous les contrastes de sa nature, tête lucide, cœur ardent, raison sans préjugés, portée naturellement à l'équitable arbitrage des valeurs, mais dont l'équilibre est constamment modifié par les réactions primesautières de la sensibilité. Une des lettres d'André Dudith à Thomas Jordan, du 22 avril 1583<sup>2</sup>, est à ce point de vue caractéristique. Dudith, qui a eu de sérieux ennuis en raison de ses opinions religieuses, informe son correspondant que, assagi par l'expérience, il veut se consacrer aux études scientifiques, et que rien ne pourrait l'entraîner à nouveau dans l'arène des discussions doctrinales. De fait, il aborde d'autres questions, non sans avoir décoché un trait à Théodore de Bèze, coupable à ses yeux de réclamer le châtement des hérétiques; mais, après avoir mentionné deux ouvrages médicaux qui viennent de paraître, il s'informe de son ami Esrom Rüdinger et des frères Moraves, persécutés, dit-on, par les Jésuites. Que ne viennent-ils à Breslau ? Ils y feraient œuvre utile : il ne se peut concevoir rien de plus superstitieux que ces Luthériens de la Confession d'Augsbourg. Et la discussion commence : Dudith tourne en dérision la Cène des Luthériens, ne ménage pas non plus leurs adversaires, s'emporte finalement et condamne tous ceux qui altèrent, en scélérats qu'ils sont, la nature humaine du Christ, pour en faire un assemblage monstrueux de parties incohérentes. Le ton des dernières lignes est ainsi bien éloigné de répondre au début et Dudith en a conscience : *Sed quo labor ? Imprudens fere illud ego ipse refuto ipso facto quod paullo ante me constituissè affirmabam...* Tel qu'il nous paraît dans cette lettre, tel fut Dudith pendant toute son existence : cela lui valut bien des ennuis, mais le rendit plus apte à comprendre les hommes avec les ressources complémentaires de son esprit et de son cœur.

Cette sensibilité naturelle, soutenue par une forte culture classique, donne à sa correspondance le pittoresque et la vie. Dans ses dépêches diplomatiques ou ses controverses épistolaires de théologie, d'astrologie, de médecine, on est agréablement surpris de rencontrer plus d'un passage qui se distingue

(1) Staatsarchiv, fascicules *Polonica* 7 et 8.

(2) Lettre publiée par F. C. Schlosser, *Leben des Th. de Beza* Heideberg 1809, p. 333 sq.

par les qualités littéraires. Rien de pédant ni de scolastique dans ce style imagé qui évite les banalités du cicéronianisme, si fréquentes chez les humanistes italiens, et la technicité sans attrait, propre aux savants et philosophes d'Allemagne. Les exemples suivants sont extraits de la correspondance inédite d'André Dudith avec l'Empereur Maximilien II et sa sœur, la reine de Pologne, en 1565-1566. L'époux de celle-ci, le Roi Sigismond-Auguste, en mésintelligence avec elle, l'avait éloignée de sa cour, sans pouvoir se résoudre à la renvoyer en Autriche, comme le réclamait Maximilien après avoir vainement cherché à obtenir une réconciliation. André Dudith, évêque de Pécs (Cinq-Eglises) fut chargé par l'Empereur de cette négociation délicate. Voici en quels termes il dépeignait à Maximilien le 24 juin 1565 la retraite de la malheureuse Princesse dans la petite citadelle de Radomie <sup>1</sup> : *« Elle passe la plus grande partie de son temps dans les larmes; elle a coutume de se retirer dans sa chambre, où elle s'abandonne des jours entiers au chagrin et aux pleurs. Les causes de son affliction sont nombreuses et graves : l'éloignement, la haine même du roi, la solitude et l'indignité du lieu où on la tient recluse, le mépris de tous, le danger pour sa vie. Radomie, qu'on lui a désignée en quelque sorte comme la prison de sa captivité, est un bourg obscur et sordide, très éloigné de toutes les villes peuplées et importantes; on n'y compte presque aucun habitant honorable, seulement des rustres habitués aux pires excès. On qualifie ce village de citadelle, simplement, je pense, parce qu'une sorte de muraille enferme quelques mesures de bois qui menacent ruine... Mais voici qui est plus pénible : les jeunes filles même qui forment la suite de Sa Majesté, devenues rebelles, lui refusent presque toute marque d'obéissance et de respect. Elles en sont arrivées à ce degré d'impudence qu'elles insultent à la misère de Sa Majesté et s'exhortent mutuellement à ne plus rendre aucun service à une princesse assez disgraciée pour s'être attirée l'aversion du roi et désormais incapable de les établir en mariage. Par suite, en effet, de l'isolement du lieu et du mépris qu'on témoigne à la Reine, leur retraite, disent-elles, n'est fréquentée par aucune personne de condition noble qui pourrait leur faire la cour et prétendre à leur main. »* L'intérêt que porte le jeune évêque diplomate à l'abandon des demoiselles d'honneur prend une valeur savoureuse si l'on se rappelle qu'il allait bientôt épouser une des suivantes de la Reine, la jolie Regina Strass, abandonnant pour elle la religion de ses pères et tous les titres dont l'avait comblé la faveur de Maximilien. Une tradition rapporte que l'héroïne de cette aven-

(1) *Polonica*, fascicule 7, cahier D, folio 70<sup>r</sup> sq. Je traduis le texte latin.

ture s'évanouit en reconnaissant dans le jeune prélat introduit auprès de la Reine celui qu'un rêve lui avait promis pour époux. Nul besoin de recourir ici à l'oniromancie ou de rechercher dans les astres la conjonction des destinées, comme les contemporains d'André Dudith, et Dudith lui-même à cette époque, étaient portés à le faire. Ce nouveau document nous éclaire sur les rêves des tristes recluses, dignes d'inspirer Musset. Voici que dans leur solitude parvient une nouvelle inattendue, l'arrivée du légat impérial. On le dit jeune et de belle prestance; on le dit et on n'a pas tort. Il paraît : C'est un évêque ! Il y a bien lieu de s'évanouir, sans compter l'avantage qu'on s'assure par l'opportunité d'une émotion si flatteuse. Mais passons à un autre tableau de cette tragi-comédie politique. Un an plus tard, les négociations n'ont pas encore abouti, le roi Sigismond hésitant entre les sollicitations contraires de son beau-frère et de sa noblesse. Celle-ci s'oppose au départ de la Reine dont la présence en Pologne garantit l'entente avec l'Empire. De Lublin où se tenait alors la cour polonaise, Dudith écrit à la Reine le 29 juin 1566 pour la renseigner sur l'attitude de la noblesse et du roi<sup>1</sup>. Il lui rapporte une scène émouvante. Tous les grands dignitaires ont supplié Sigismond de reprendre la Reine auprès de lui, on a même entendu un Archevêque le rappeler à ses devoirs d'époux chrétien. « *En terminant son exhortation, l'archevêque se jeta aux pieds de Sa Majesté et resta prosterné sur le sol et secoué de tels sanglots que cette scène pathétique aurait brisé un cœur de rocher. Il ne se trouva personne qui put contenir ses sentiments devant un aussi touchant spectacle, mais tous versèrent des larmes... Sauf le roi seul qui restait immobile comme une pierre, les yeux fixés à terre. Tous les assistants se récrièrent qu'on n'avait jamais vu dans ce royaume un archevêque se jeter à terre devant le roi... O Dieu omnipotent ! Quel cœur de fer est celui-là pour ne pas se laisser attendrir, quand, à entendre seulement cette histoire, et maintenant à l'écrire, je ne peux me retenir de pleurer, et j'éprouve une telle affliction que c'est à peine si je suis en état de finir ce récit ! Je ne puis croire que Dieu ne châtie pas ce prince bien sévèrement.* » Il ajoute de curieux détails sur le caractère du roi. « *On m'a dit que le roi possède un esprit enfermé qui lui a été vendu 30.000 écus par un nécromant parti depuis on ne sait d'où, et sans que le roi ait pu bien apprendre l'art de se servir de son achat. Aussi parfois est-il fort importuné par cet esprit, et même fort bien battu, et l'on craint qu'il ne lui rompe un jour le cou. Il cherche une manière de s'en débarrasser et n'en trouve pas. Il y a dans*

(1) *Polonica*, fasc. 7, cahier 1, folio 161<sup>r</sup> sq. Je traduis le texte, en italien cette fois.

*Cracovie un astrologue appelé Rhetico, on lui a communiqué l'affaire en secret, il a déclaré qu'il voulait et pouvait sauver le roi, mais jusqu'ici ses pratiques sont restées sans effet... Je ne sais qui m'a dit que le roi se complait dans les choses noires au point qu'il ne se vêt jamais d'une autre couleur; toutes ses chambres sont tapissées de velours noir, et rien ne peut l'amener à faire choix d'une autre nuance.* » De telles lettres restituent beaucoup mieux que les relations officielles l'atmosphère politique et morale du temps.

D'autres révèlent en leur auteur un maître de l'ironie qui sait en faire usage pour suggérer ses opinions, malmener ses adversaires ou se tirer d'une situation difficile. Au lendemain de sa rupture avec Rome, les ennemis d'André Dudith l'ont accusé d'avoir dilapidé le trésor de l'évêché et Maximilien lui en a demandé compte. Il avoue dans sa réponse<sup>1</sup> qu'après avoir pris conseil il a bien engagé ou vendu quelques vases ou ornements sacrés, tout cela détérioré, affirme-t-il, et hors d'usage. Mais après tout, que vaut aux yeux de l'église cette accumulation d'objets précieux ? Saint Ambroise n'a-t-il pas dit que l'or est fait pour circuler et pour soulager la détresse ? Et Dudith n'a pas eu à chercher bien loin les bénéficiaires de ce mouvement de charité chrétienne : ses frères, sa mère, lui-même sont dans le dénuement. — A Rome, la confirmation d'André Dudith au siège de Cinq-Eglises avait fait difficulté trois ans plus tôt parce qu'il n'avait pas signé les décrets du Concile de Trente et qu'il prétendait retenir certains bénéfices, son évêché étant occupé par les Turcs. Le Cardinal Commendon, nonce en Pologne, s'en occupa. Le 27 juillet 1565, Dudith, écrivant à son secrétaire Graziano, le remercie, ainsi que leur protecteur commun, le Cardinal<sup>2</sup>. « Pour moi, déclare-t-il, j'étais résolu à vivre au mieux sans donner de soucis à cette Cité Sainte, si dédaigneuse de quelques pauvres ultramontains de bas étage comme je suis ». En raison du conclave prochain, il souhaite la faveur du Ciel au Cardinal : « Que Dieu nous fasse la grâce de pouvoir baiser ses pieds saints... Je m'estimerai si heureux quand j'apprendrai que les astres me favorisent à ce point, que, même si je ne puis me charger d'or, d'argent, d'autres choses précieuses, du moins j'apporterai quelques morceaux de pierre, de bois ou d'étoffe, ou quelque objet de même nature, pour concourir à l'édification d'un aussi précieux tabernacle ». Il plaisante, mais on sent qu'il ne tient plus guère à l'Eglise romaine. Deux ans

(1) *Polonica* 7, cahier 3, folio 37, sq. lettre du 26 juillet 1565. F. Kollányi (*Esztergomi Kanonokok*, Esztergom, 1900, p. 158), donne de cette lettre une analyse sommaire, écartant les motifs que Dudith invoque pour se justifier.

(2) Lettre publiée par J. Koller *Hist. Episc. Quinque-ecclcs.*, Tome 6, Posony et Pesth, 1806, p. 233. La lettre est en italien.

plus tard, après son mariage, il composa pour l'Empereur Maximilien une peinture satirique des négociations du Concile auxquelles il avait activement participé : c'est une page de pamphlétaire écrite de verve et qui eut un certain succès parmi les réformés <sup>1</sup>.

Même les lettres scientifiques ou théologiques d'André Dudith sont écrites dans ce libre mouvement personnel et passionné. Pas d'argumentation en règle : le sang-froid manque à Dudith quand un sujet lui tient à cœur; mais sa raison sait où elle va, il conduit la bataille d'idées avec tout son être. Il procède volontiers par questions pressantes; sa seule méthode, s'il en a une, est celle du doute raisonné, qui démasque les entités trompeuses et pose les problèmes de l'avenir. Sur un point il s'est montré très décidé toute sa vie. Il n'a jamais mis en question la nécessité des études; dès qu'il disposait de loisirs, il s'y consacrait sans réserve, s'intéressant à tout, principalement aux sciences, avec une exceptionnelle ardeur qui compromettait sa santé. Amis et adversaires s'accordent à lui reconnaître une vaste culture, sa correspondance le montre toujours curieux de nouveaux ouvrages, et disposé à enrichir sa bibliothèque des trésors que lui signalaient ses amis d'Allemagne ou d'Italie.

Ces dispositions d'esprit et de cœur retentissent sur le caractère, mobile et flottant. En ce siècle qui a fait le procès de toute la tradition, Dudith n'est pas le seul chez lequel on constate un certain défaut de fermeté dans l'armature morale. Qu'on pense à l'un de ses maîtres, Philippe Melancthon. Audacieux en esprit, Dudith eut soin d'apporter à l'expression et surtout à la diffusion de ses idées les ménagements nécessaires à un repos que ses tribulations lui avaient rendu plus cher. Le même souci lui a parfois dicté quelques palinodies. On les jugera plus équitablement si l'on se rappelle que son scepticisme avait réduit à peu de chose, dans l'ordre religieux, les convictions qui doivent nous engager. Il admirait les écrits de son compatriote, l'unitaire François David, mais alors que celui-ci mourut en prison pour ses idées, Dudith surprit un jour Fauste Socin en lui confiant qu'il n'avait pas l'étoffe d'un martyr : Montaigne ne l'avait pas davantage. Cependant il faut reconnaître qu'après sa rupture avec Rome Dudith s'est montré jusqu'à sa mort désintéressé et fidèle à ses amis. Il a pris des précautions pour assurer sa tranquillité : il n'a consenti aucune complaisance pour avancer ses intérêts bien que les sollicitations politiques ou religieuses ne lui aient pas fait défaut. Et sa générosité naturelle l'a rendu plus imprudent dès qu'il s'agissait de protéger un homme que pour défendre ses idées. Il s'intéressa aux antitritaires bannis et persécutés, accueillant dans sa maison Alciat

(1) Ce passage se trouve dans la lettre de Dudith à l'Empereur Maximilien du 22 juin 1567, publiée par Q. Reuter, *A. Dud. Orationes*, Offenbach, 1610, p. 42.

et Paléologue, ce qui le mit en danger personnel lors du procès de ce dernier à Rome. De telles qualités de compréhension lui concilièrent les amitiés les plus diverses. Dans le centre humaniste de Breslau on le voit faire figure d'arbitre entre tous ceux que divisaient alors les plus violentes dissensions. Ils étaient sensibles au rayonnement de cette *sympathie*, mot qu'il faut prendre dans son sens le plus fort pour caractériser la nature morale d'André Dudith : sympathie pour les formes et les problèmes de la vie, pour les réactions opposées des hommes devant elle. G. Schwarz appréciait fort bien cette souplesse d'adaptation quand il l'a qualifiée de *mimétisme*<sup>1</sup>.

Une telle nature est exposée à la dispersion. Je veux pourtant signaler un fait méconnu. Malgré les conditions d'une existence cosmopolite que lui imposait d'abord l'envahissement de sa patrie par les Turcs, Dudith n'a jamais perdu le sentiment de son origine hongroise. Dans sa correspondance les lettres en hongrois ne manquent pas. On a déjà mis en lumière son projet de fondation à Wittenberg d'un Collège destiné aux étudiants hongrois fort nombreux à cette université, et auquel il se proposait de léguer sa bibliothèque<sup>2</sup>. Mais en parcourant ses dépêches inédites à Maximilien, on trouve d'autres preuves d'attachement à son pays natal. Pendant sa retraite à Cracovie alors qu'il sollicitait un emploi, ou qu'il songeait à changer de résidence, c'est vers la Hongrie que se dirigeaient ses vœux<sup>3</sup>. D'autres lettres nous le montre préoccupé des nouvelles de la guerre contre les Turcs, abattu quand elles sont désastreuses, tourmenté si elles tardent à lui parvenir<sup>4</sup>. C'est à juste titre que J. M. Brutus, auquel Dudith avait communiqué des documents pour son histoire de Hongrie, l'appelle *vir cupidus imprimis patriâ illustrandâ*<sup>5</sup>. Ainsi la Hongrie ne doit pas hésiter à placer André Dudith dans le Panthéon de ses hommes illustres, dont les statues sont rassemblées autour de la nouvelle place de Szeged. Plus d'un trait de sa nature s'explique par son origine ethnique. Il incarne vraiment l'humanisme hongrois de son époque, équilibre heureux entre ceux d'Italie et d'Allemagne, avec l'apport d'une sensibilité riche à la fois d'images vives et des plus fines nuances de la culture.

(Paris.)

PIERRE COSTIL.

(1) Lorand Samuelfy (Pseudonyme de G. Schwarz) *Dissert. Hist. Crit. de Dud. Vita et scr.*, en tête du recueil *A. Dud. Orat. V.*, Halle Magd. 1743, pp. 28-29.

(2) Voir J. Faludi, *A. Dudith et les Humanistes français*, Szeged 1932, p. 55.

(3) *Polonica* 9, cahier D, folio 19, lettre du 22 octobre 1569; *ibid.*, cahier G, fol. 60 sq. lettre du 4 août 1570.

(4) Voir notamment *lettre à Commendon* du 26 septembre 1565, publiée par J. Koller, *Hist. Episc., Quinque-Eccles.*, tome 6, p. 244.

(5) Lettre de Brutus à G. Bekès, 10 kal. Febr. 1578, *J. M. Bruti Opera Varia Selecta*, Bevol. 1698, p. 206.